

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

La première représentation de *Freyschuts*, qui a eu lieu au Théâtre Italien, n'offrait rien de remarquable sous le rapport de la toilette. La plupart des dames, en robes d'étoffe de printemps, mousseline ou organdie blanche, étaient coiffées en cheveux, sans plumes, fleurs ni rubans; les touffes de boucles plus ou moins en arrière, mais en général



plus basses que cet hiver. Une jeune femme belle et blonde, placée aux premières loges, semblait avoir pris pour modèle de sa coiffure celle de l'Hébé de Canova. « Nous saisissons » avec empressement, nous écrit-on au sujet de cette soirée, » cette occasion de témoigner, aux dames qui honoraient de » leur présence cette représentation, notre reconnaissance » pour l'attention qu'elles ont eue de n'avoir pas, dans cette » circonstance, chargé leurs têtes délicates de ces énormes » chapeaux garnis de fleurs, de blondes et de rubans, qui, » trop souvent, dérobent aux personnes placées derrière » elles, la vue d'un spectacle où le plaisir des yeux doit être » compté pour quelque chose : puisse un si bel exemple » n'être pas perdu!... »

Il est possible que l'auteur de ces aimables remerciemens ait voulu agir avec nous comme avec ces enfans mutins que l'on flatte pour obtenir ce qu'on désire d'eux ; quoi qu'il en soit, ne devrions-nous pas tenir quelque compte d'une réclamation qui serait générale chez tous ces messieurs, si leur galanterie ne les empêchait pas de manifester toutes les vexations auxquelles les exposent, particulièrement aux théâtres, nos énormes chapeaux ; et n'est-il pas tems enfin de récompenser leur générosité, en adoptant pour les spectacles des coiffures qui, sans nous rendre moins gracieuses, ne forceraient pas au moins de compter comme martyrs tous ceux placés derrière nous ?

— Le bal en faveur des incendiés du bazar Boufflers a eu lieu avec toute la pompe et l'éclat que méritait une si intéressante réunion. Il ne s'est terminé qu'à quatre heures du matin : on y comptait huit à neuf cents personnes, bien que les billets eussent de beaucoup dépassé ce nombre. Parmi les assistans on distinguait les personnages les plus marquans de la haute société. Toutes les femmes y rivalisaient d'élégance, et semblaient charmées de pouvoir prodiguer une fois leurs grâces et leur coquetterie comme un acte de bienfaisance. Toutes les robes étaient d'une fraîcheur admirable, beaucoup en crêpe ou gaze rose. On voyait des broderies en soie nuancées sur du crêpe blanc, des franges très-hautes adaptées sur l'ourlet des robes de crêpe ; les unes étaient de la même nuance que la robe, d'autres en couleur paille ou rose sur des tissus blancs. Nous en avons remarqué une dont la variété des nuances for-

mait un dessin écossais ; elle était sur une robe blanche. On voyait beaucoup de robes en organdie peintes à la main , les unes ayant au bas du jupon de grands bouquets formant palmes , les autres semées de fleurs ou de petits bouquets détachés , quelques-unes ornées de guirlandes formant colonnes. En général ces robes sont les plus délicieuses toilettes pour les fêtes et les réunions de cette saison.

Les jupons y étaient très-courts , et presque tous les corsages unis , garnis autour de la poitrine de blondes , ou de petits schalls découpés en pointes , dont une formait fichu sur le dos , une autre sur le devant du corsage , et une tombant de chaque côté sur la manche. Ces pointes , garnies de petites blondes , sont d'un très-joli effet.

Les coiffures , toutes en cheveux , ne variaient que par les différens genres de fleurs qui leur servaient d'ornemens. Plusieurs femmes portaient les cheveux à l'anglaise ; de très-jeunes personnes étaient coiffées à la chinoise.

Une fort belle femme , qui ne fit qu'une apparition très-courte au bal , portait une robe en crêpe blanc , garnie d'une frange en or qui couvrait la moitié de l'ourlet , et était attachée à la hauteur du genou ; un large ruban de gaze d'or , noué sur le côté de la taille , formait sa ceinture ; une frange semblable à celle du jupon , attachée autour de l'épaule , flottait sur la manche , et une résille en or , qui couvrait la moitié de la tête , donnait à ce costume une élégance toute espagnole qui , embellie par tous les charmes de celle qui le portait , n'eût point manqué de faire sensation , si la chaleur du bal ou quelques rencontres qui ne furent point devinées , n'avaient forcé la belle élégante d'abandonner la salle presque aussitôt son arrivée.

On voyait une quantité de robes en gaze blonde portées sur des dessous en gros de Naples. Une guirlande de fleurs sur la tête et un bouquet à la ceinture en formaient les toilettes les plus fraîches et les plus jolies.

Les décorations des salons , exécutées avec un luxe remarquable , témoignaient à la fois le bon goût et la bienfaisance de M. Darac qui s'en était chargé gratuitement , et au nom duquel on peut associer celui de M. Tolbecque , qui avait fourni , avec non moins de générosité , un excellent orchestre. La recette , dit-on , a été de vingt-cinq mille francs.

— Tandis que la politique discute les secrets des cabinets de St.-James et des Tuileries, assigne des limites à l'ambition des Russes et des bornes à la valeur ottomane, la mode, qui ne connaît point de frontières, va porter ses tributs des rives du Gange à celles de la Tamise, fait connaître les plumes et les fleurs aux habitans du Nouveau-Monde, transporte les rubans et les gazes au-delà du Mont-Caucase, et portant partout ce prestige attaché aux *modes de Paris*, fait reconnaître jusque sur les bords de la mer Noire, les tissus, les fleurs et les bijoux que nous offrent les rues de Richelieu, Vivienne et le Palais-Royal. Parmi tous ceux qui portent ainsi l'honneur de nos modes dans les contrées lointaines, nous devons notre reconnaissance à M. Stand, dont la maison établie à Odessa depuis quelques années, contient l'assortiment le mieux choisi de toutes les plus jolies fantaisies que la France produit. Ses magasins, encouragés par les suffrages les plus élevés, et dignes de la bienveillance dont l'honora l'été dernier l'impératrice de Russie, peuvent donner le modèle du goût qui distingue notre nation, et offrir aux belles étrangères toutes les recherches d'une élégance qui, en ajoutant encore à leurs charmes, leur laissera sans doute un souvenir aimable du pays où elles furent inventées.

— Dans une saison où chacun s'installe à la campagne, nous croyons rendre un véritable service à nos abonnées en leur citant une des plus jolies maisons de Villemonde qui se trouve à vendre ou à louer avec des conditions très-avantageuses. Cette charmante habitation, située près de Raincy, l'un des plus agréables environs de Paris, offre une très-belle vue, et réunit jardin anglais, potager et petit bois en plein rapport. On peut aussi compter comme avantage les voitures publiques qui y arrivent tous les matins, et repartent le soir pour Paris. On donnera toute facilité pour le paiement. S'adresser, sur les lieux, à M. Cribel, propriétaire.





Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2 près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champs.

*Chapeau de paille de riz orné de sensitive. Robe de mousseline orientale brodée et
Canezou de tulle. Des magasins de la Belle Anglaise.*

CHRONIQUES DE FRANCE,

PAR M^{me} AMABLE TASTU *.

La rapidité avec laquelle nous venons de lire, ou plutôt de dévorer ce recueil, ne nous permet pas aujourd'hui de rendre à son mérite un hommage appuyé sur la critique. Qu'il nous suffise de dire qu'il dépasse de bien loin toutes les espérances que les *Poésies*, précédemment publiées par M^{me} Amable Tastu, avaient pu faire concevoir du haut talent de cette dame. Il y a, en effet, quelque chose de merveilleux à voir l'auteur de ces compositions neuves et fortes passer successivement, et toujours avec le même et le plus rare bonheur, du style pur, riche et harmonieux de narrations pleines de vérité et de charmes, au langage simple, naturel et élégant de la bonne comédie, et de celui-ci aux accens nobles et mâles de la plus belle poésie lyrique. En attendant que nous puissions rendre un compte raisonné des *Chroniques de France*, nos lecteurs nous sauront peut-être gré de la citation suivante extraite du *prologue* où M^{me} Tastu expose, en vers profondément sentis, le but qu'elle s'est proposé dans son nouveau recueil.

Pourquoi m'éveilles-tu, doux souffle du printems ?
 Pourquoi fais-tu vibrer cette corde oubliée,
 Autrefois la première à mes accens pliée,
 Et que ton seul pouvoir sut animer long-tems ?
 Ramènes-tu ces jours d'un innocent délire,
 Ces jours évanouis comme un son de ma lyre,
 Doux et rians témoins de mes naissans concerts ?
 Telle qu'un jeune oiseau qui s'essaie au bocage,
 Inhabile et rêveuse, à l'ombre du feuillage,
 Aux champêtres zéphyr j'abandonnais mes airs.
 Chants éclos d'une fleur, idylle, humble cantique
 Inspiré par le son de la cloche rustique,
 A la page éphémère où vous laissait ma main,
 J'étais loin d'attacher l'espoir d'un lendemain :
 Que m'importaient ces fruits d'un débile génie,
 Ou de mon luth enfant l'imparfaite harmonie ?
 Mes vers n'attendaient point la faveur d'un coup-d'œil ;
 Ils faisaient mes plaisirs, et non pas mon orgueil.

* Un vol. in-8°, sur papier vélin superfin. Prix : 9 fr. ; chez Delangle, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs, n° 19, et chez Dondéy-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

Mais tout bas j'essayais quelques notes cachées
 Que sur ma jeune lyre on n'aurait point cherchées.
 A ces secrets accens, l'amour du sol natal,
 Le doux nom de la France ont servi de signal;
 C'est ce nom qui d'abord m'apparut dans l'histoire;
 Ses héros, les premiers, ont peuplé ma mémoire:
 Que de fois j'ai compté, parmi soixante rois,
 Ceux dont le règne illustre ou dont les sages lois
 La rendaient tour-à-tour plus heureuse ou plus belle!
 Que de fois, au récit de nos anciens exploits,
 J'ai comparé l'éclat d'une gloire nouvelle
 Qui m'apparaît encor comme un songe effacé;
 Car le présent d'alors faisait croire au passé!
 Dans ces jours de prodige, émue, émerveillée,
 De son premier sommeil, mon ame réveillée,
 S'éblouit à l'éclat des belliqueux travaux.
 Si le bronze annonçait des triomphes nouveaux,
 Prêtant au bruit guerrier une oreille attentive,
 L'aiguille entre mes mains demeurait inactive:
 Trop fière des succès qu'obtenait mon pays,
 Mon cœur palpitait de sa gloire;
 J'oubliais à quel prix s'achète une victoire,
 Alors je n'avais point de fils!

.
 Je ne veux point ici, de nos douleurs passées,
 Chercher péniblement les traces effacées;
 Mais puis-je de la France oublier les revers?
 Mon amour s'est accru des maux qu'elle a soufferts,
 Et, pour leur opposer des souvenirs de gloire,
 Se plut à remonter le cours de notre histoire.
 Je ne voulais, fidèle à mes premiers penchans,
 Que moduler d'abord nos fastes dans mes chants;
 Mais je vis par degrés, de ces muettes pages,
 Surgir des tems passés les vivantes images.
 Oh! m'écriai-je alors, harpe des vieux Gaulois,
 Tu ne réveilles plus l'écho sacré des bois!
 Cithare, qui vibrais aux mains d'Apollinaire,
 Tu restes suspendue aux murs du sanctuaire!
 Vous ne résonnez plus dans les cours du châtel,
 Luth joyeux du trouvère, archet du ménestrel!
 Et vous, qui du Parnasse avez conquis les cîmes,
 Du siècle de Louis, Muses aux chœurs sublimes,
 Pourquoi, des chants légués à la postérité,
 Le sol qui vous vit naître est-il déshérité?
 Pourquoi, méconnaissant une juste espérance,
 Doter la Grèce et Rome aux dépens de la France?

P. A, T.

MÉLANGES.

THÉÂTRE ALLEMAND. — Bien qu'elles laissent encore à désirer, les représentations du chef-d'œuvre de Weber ont satisfait l'assemblée aussi nombreuse que choisie qu'elles ont attirée. L'orchestre a exécuté sa partie avec sa fermeté et sa précision ordinaires; les chœurs, si admirables par leur belle et large facture, n'ont pas tout l'ensemble convenable; ce défaut provient peut-être de ce que les voix de femmes ne sont pas en assez grand nombre; il en résulte qu'elles sont écrasées par le volume des voix masculines. Nous engageons le directeur à parer au plus tôt à ce défaut qui nuit beaucoup à l'effet général.

On ne peut qu'applaudir au talent des deux premiers sujets; M^r Heitzinger et M^{me} Fischer; le premier joint à un timbre de voix sonore, éclatant même, une méthode excellente; mais, par suite de l'habitude de paraître dans des salles plus vastes que celle du théâtre Italien, cet acteur jette un peu trop sa voix; c'est un défaut léger, dont il pourra se corriger aisément, en modérant les éclats de sa voix, et en s'attachant à lui donner ce flexible, ce moelleux auquel nous ont habitués les chanteurs de l'Italie. Le public lui a fait répéter un grand air de bravoure et l'a couvert d'applaudissemens de bon aloi.

M^{me} Fischer, dont le physique est très-agréable, a rempli le rôle d'Anna avec autant d'expression qu'elle l'a chanté avec goût; la timidité, inséparable d'un premier début devant un public peu familier avec la langue allemande, a dû nuire à ses moyens; elle a toutefois enlevé les suffrages dans la belle scène de l'invocation qu'on a redemandée. Lorsque M^{me} Fischer aura acquis plus d'assurance, rien ne manquera à ses succès.

Les sujets secondaires nous ont paru un peu faibles auprès des acteurs que nous venons de citer.

La mise en scène fait honneur au décorateur ainsi qu'au machiniste. La décoration du second acte, où se passe la scène de la fonte des balles, est d'un très-bel effet. Une belle fontaine, dont l'eau s'échappant en larges nappes, forme plusieurs cascades et imite parfaitement la nature; les fantômes qui semblent s'élever des vapeurs de cette fontaine, la fantasmagorie de la chasse de *Robin des Bois*, l'apparition du monstre hideux des forêts, tout enfin, jusqu'au triste hibou perché sur la branche d'un vieux tronc de sapin, et secouant de tems en tems ses lourdes ailes, forme un spectacle aussi nouveau que curieux, qui ne peut manquer d'attirer les amateurs de la bonne musique et du merveilleux.

— LES ROSES, peintes par P. J. REDOUTÉ, décrites et classées selon leur ordre naturel, par C. A. Thory; TROISIÈME ÉDITION, publiée sous la direction de M. Pirolle, 13^e et 14^e livraisons, composées

de plusieurs feuilles de texte, et de douze planches imprimées en couleur, et soigneusement retouchées au pinceau.

Cette édition nouvellement enrichie des roses *Adélaïde et Isabelle d'Orléans, Condé, Dupuytren, Bengale thé jaune, Joséphine-Antoinette, Portland*, etc., sera terminée pour le mois de janvier prochain. Sa classification, en 25 groupes ou familles, a obtenu l'approbation des botanistes les plus distingués, et des amateurs de toutes les classes, pour lesquels cette troisième édition deviendra indispensable.

L'ouvrage imprimé en entier sur papier grand in-8° vélin, formera trois volumes qui se publient en 30 livraisons, au prix de 5 francs chacune.

On souscrit à Paris, chez P. Dufart, libraire, quai Voltaire, n° 19, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

Avis aux Dames.—La beauté des robes d'été en mousseline, cote-palpie, guingam, etc., consiste surtout dans le brillant et la fraîcheur des nuances : la Maison du GRAND SAINT-MAURICE (*rue du Roule*, n° 21), au moyen d'un apprêt perfectionné, donne au nettoyage de ces robes tout le lustre et les qualités du neuf, en conservant toute la vivacité des couleurs.

—On trouve chez Mlle MOUROT, M^{de} de Nouveautés, *rue Richelieu*, n° 34, un Dépôt de CACHEMIRES français des plus modernes, que l'on cédera en détail au prix de fabrique.

—La POUDRE PÉRUVIENNE, brevetée du Roi, et reconnue par la Faculté et par l'Académie de Médecine, comme la préparation la plus utile pour conserver et embellir les dents et les gencives, se trouve chez M. POISSON, Pharmacien, *rue du Roule*, n° 11, près celle de la Monnaie.

—LE TRÉSOR DU COMTE DE SAINT-GERMAIN, pour conserver les cheveux et les empêcher de *blanchir* avec les années, qui se vend au seul dépôt, *rue du Helder*, n° 1, chez M. Debiérne, à la *Mère de Famille*, est une des plus riches conquêtes de la toilette. C'est un des secrets du fameux comte de Saint-Germain, alchimiste si renommé de la cour de Louis XV. Des mémoires du tems citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont l'usage aussi fortifie les nerfs et maintient le cerveau et l'esprit dispos. Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux qu'elle en arrête la chute : elle les fait croître, les empêche de *blanchir*, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat et les fait friser. Un prospectus accompagne chaque bouteille, de 3 fr. 75 cent., et dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire, H. F. R. Les demandes franco.

—En dépit de l'envie et de ses nombreuses contrefaçons, LE BAUME DU PARAGUAY n'en est pas moins le spécifique par excellence pour enlever instantanément les douleurs de dents, même les plus violentes. L'expérience a posé en fait que ce spécifique possède aussi la précieuse vertu de prévenir les dents de leur chute, en arrêtant les progrès de la carie et en donnant de la tenacité aux gencives. Avis aux personnes qui iraient chercher LE BAUME DU PARAGUAY ailleurs qu'à l'ancienne pharmacie des J. Aveugles, *rue Montmartre*, n° 84.

A ce Numéro est jointe la planche 639.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.